

# MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

La saison parisienne, comme disent les Anglais, est en ce moment pleine d'attraction : l'exposition de peinture aux Champs-Élysées, la nouvelle et luxueuse installation du Skating-Palais aux portes du bois de Boulogne, et les courses hippiques de plus en plus suivies, tels sont les plaisirs qui passionnent la société la plus élégante et la plus cosmopolite qui se puisse rencontrer. La mode siège en reine dans ces centres fashionnables, et femmes de tous mondes et de tous pays y déploient un luxe de toilette sans pareil.

D'un autre côté, les soirées sont aussi bien remplies : dîners de gala, bals, même travestis, spectacles intéressants, voilà des aliments plus que suffisants pour satisfaire la soif la plus insatiable de plaisirs mondains, pour répondre au goût de la toilette et faire le bonheur des marchandes de modes et des couturières.

A travers ce vaste champ, si fertile en renseignements variés, nous avons glané à notre aise ; cependant nous sommes fort embarrassée pour résumer, au profit de nos lectrices, un ensemble *pratique* de tout ce que nous avons vu. Nous passerons rapidement sur les trop superbes costumes, et ne dirons rien de ces foulards de Chine avec écharpes brodées à l'orientale, en soie et filigrane d'or ou d'argent, non plus que de ces failles et gazes brodées de soies plates d'une richesse extrême. Nous signalerons plutôt les jolies polonaises, habits, redingotes, etc., en un tissu anglais à jour, de couleur crème ou noir, imitant une belle guipure, d'un effet ravissant enfin et dont on tire des merveilles. Pour un vêtement de ce genre, aussi transparent, une belle robe de faille ou de foulard est indispensable.

Mais voici deux costumes complets qui entrent bien dans l'ordre d'idées que nous venons d'émettre :

Le premier consiste en une robe de faille noire : jupon à traîne, entouré d'une quantité de petits volants ruchés, en ruban de gaze noire, dont les lisières forment les deux bords. Habit de

cachemire noir des Indes, souple comme la soie, couvert de broderies magnifiques au plumetis et point d'arme, à travers lesquelles un semis de pointillés de soie blanche et noire simule des perles ; cet habit s'ouvre devant sur un gilet Louis XIV en faille. Deux écharpes en cachemire brodé de même, garnies de franges noires et blanches et drapées sur le devant du jupon, vont se perdre sous les pans d'habit. Les bords de ceux-ci sont ornés de

boutons boule en nacre et restent fixés aux côtés. Manches duchesse en faille, terminées par un volant plissé et un parement de cachemire brodé. Une écharpe en crêpe de Chine noir, entourée de franges, complétait l'aspect de ce costume ; elle était posée comme un fichu Marie-Antoinette dans le haut du cou et nouée de la même façon devant.

Le second costume est en lainage bleu terne, à petit quadrillé imitant la toile. Jupon *sans traîne*, monté derrière en plis à la religieuse. Polonaise-blouse devant, avec dos de forme princesse plissé au milieu jusqu'en bas, où les plis très-pressés sont terminés par un gros nœud de ruban assorti. Paletot paysan assez long, tombant droit, avec large col rabattu tout plissé et cravate en ruban ; parements carrés et plissés aux poches. De petits boutons boule en nacre égaient l'ensemble du costume, ornant les devants des deux vêtements, les manches, poches et les côtés de la polonaise.



P. N° 315. — TOILETTE DE CÉRÉMONIE.

Modèle de la maison Costadon (rue des Joineurs, 25 et 27).

saison nouvelle n'en a vu tant apparaître. Il est vrai qu'un œil exercé reconnaît bien vite, au milieu de cette avalanche de nouveautés, les bases fondamentales qui ont servi de point de départ.

On pourrait ainsi résumer la question : *Rabagas* (éternel en ceci comme le dolman pour la confection), *Angot*, *capote*, voilà pour le chapeau fermé. *Cavalier*, *Jockey-Club*, *toque*, voilà pour le chapeau rond. Les mille autres exemplaires de chapeaux dérivent de l'un ou l'autre de ces modèles, chaque modiste ayant

Les chapeaux sont variés à l'infini et jamais



pour habitude — heureusement — de transformer les formes premières selon le genre, l'âge et le caractère de beauté de ses clientes. A l'aide d'un « coup de pouce » intelligemment donné, on obtient des changements notables : la passe s'incline au milieu à la Marie-Stuart, se renverse crânement en arrière, se soulève coquettement de côté, etc. Le fond de la calotte subit également toutes les transformations désirables : on le verra tantôt mou, tantôt rond, bas ou élevé, mais jamais deux fois pareil. Le grand talent d'une modiste se révèle dans ces mille détails aussi bien que dans l'arrangement du chapeau, côté artistique de l'œuvre.

Le paillason l'emporte en élégance sur les autres pailles : c'est le goût du jour, les femmes de bon ton l'ont accepté d'emblée. Un modèle entre autres : capote en paillason blanc ; la passe doublée de velours noir, avec un bandeau formé d'une guirlande de bluets de deux tons. Sur la calotte, une réunion de coques soufflées, en gaze blanche ornée de valenciennes, et piquées de bluets avec coques de velours noir sur le côté du bavolet ; valenciennes coquillées au bord, barbes de gaze et de même dentelle.

Un autre paillason, de forme Marie-Stuart, nous a frappée d'une façon particulière par l'opposition extrême de son ornementation. Sous la passe, une pointe de dentelle très-fine en point à l'aiguille, gracieusement drapée jusque derrière où les bouts, dépassant le bavolet, étaient réunis par un nœud de ruban canevas bleu marine. Coques de ruban assorti gentiment disposées sur le côté,

avec touffe de coquelicots rouge sombre placée au sommet. Brides mentonnières en ruban encadré d'un volant de dentelle bassé.

Mary d'AUREVILLE.

#### Description de la gravure dans le texte, P. N° 315

TOILETTE DE CÉRÉMONIE. — Costume en faille crème et tissu broché de nuance crème à dessins bleus. — Jupou à traîne, terminé par un volant assez haut, orné d'un biais bleu uni et surmonté d'un second volant de faille bleu uni. — Habit en broché ouvert et boutonné sur un tablier de faille crème, lequel est garni de biais bleus. L'habit se termine derrière au bas du dos ; là se rattache une tunique en faille crème, fendue au milieu et formant deux pointes dans le bas. Les bords de cette tunique sont entourés d'un biais bleu et de franges muguet en soie assortie aux deux nuances. Poche bleue plissée, garnie de boutons crème avec un nœud de soie brochée ; ce nœud se trouve relié par un long pan à un autre nœud placé au bas de la tunique. Les pointes de celles-ci sont drapées et croisées, puis fixées au milieu de la traîne du jupon. — Deux biais bleus entourent le bas des manches. — Lingerie riche en vieille dentelle. — Chapeau en gaze et dentelle crème, tout bouillonné et ruché, avec plumes et barbes assorties.

Voir les descriptions des autres gravures à la page 238.

### MODÈLES DE LINGERIE

1. Coiffure d'appartement. — Ce modèle est celui d'une gracieuse man-



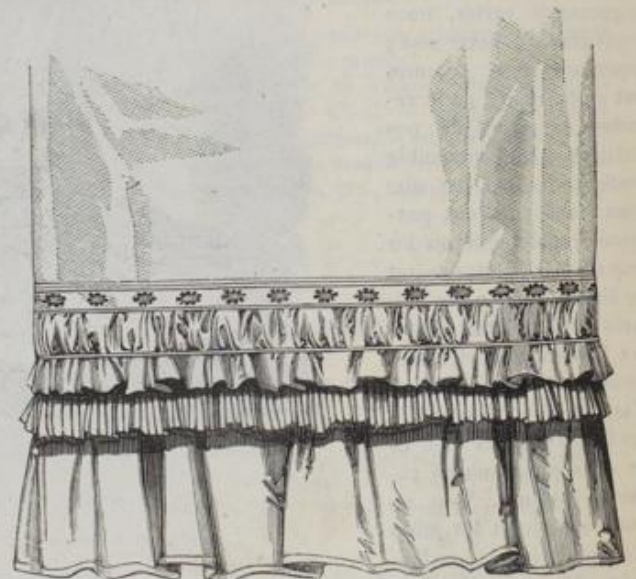
1. Coiffure d'appartement.

tille en organdi dont les bords sont brodés et qui est montée devant sous un diadème de broderie coulissée ; les extrémités de la mantille forment bar-

bes et se nouent sous le menton. Nœuds de velours sur le sommet ainsi qu'au bas derrière.

2. Bas de jupon composé d'un volant avec plissé, coulissé et entre-deux brodé pour la tête.

3. Bonnet du matin en organdi. Large fond mou terminé en pointe derrière ; bande de mousseline brodée faisant le tour du bonnet et coquillée



2. Bas de jupon habillé.

en catogan sur une longue boucle de velours noir à bouts tombants. De là partent les brides de mousseline brodée. Un velours noir entoure le fond du bonnet et forme un nœud au sommet.

4. Col ouvert et sous-manche en batiste et broderie anglaise.

5. Bonnet de tulle et dentelle crème. Fond mou très-allongé et rétréci dans le bas ; dentelle froncée tout autour et ruban crème tordu sur le pied.



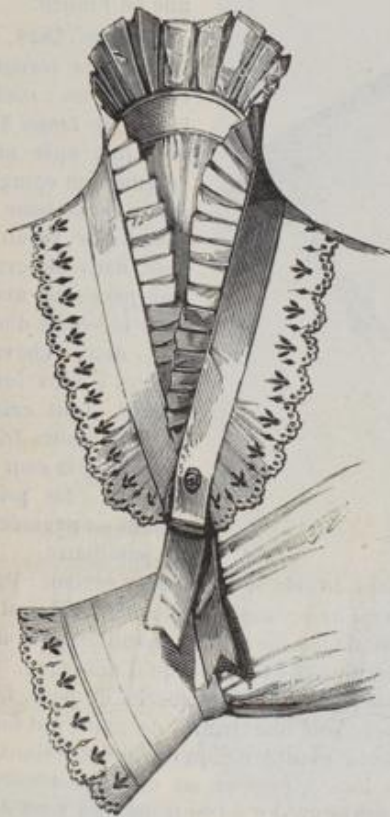


3. Bonnnet du matin en organdi.

Une guirlande de myosotis, enroulée sur ce ruban, se termine derrière sur un groupe de coques à bouts flottants. Barbes de tulle et dentelle.



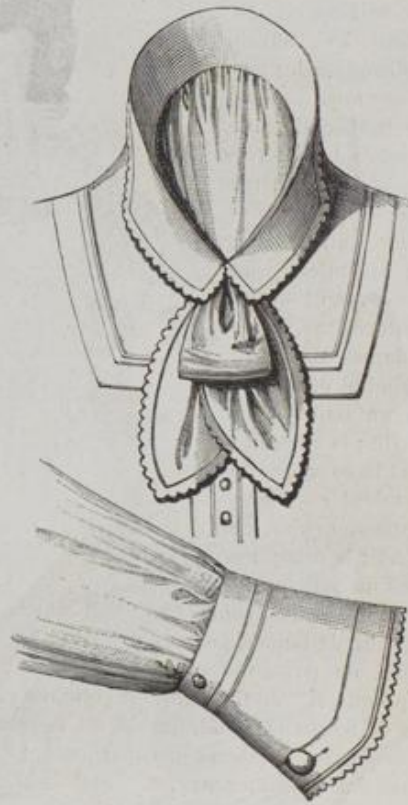
5. Bonnnet de tulle et dentelle.



4. Parure en batiste.

6. Col et sous-manche en toile à bords festonnés. Nœud de cravate assorti.

7. Bonnnet *monté* en tulle dentelle. — Fond mou et passe diadème formée par deux rangs de dentelle application, dont une guirlande de muguet



6. Parure en toile.

et de roses dessine le pied. Bavolet coquillé en dentelle assortie et barbes mentonnières en tulle à bords d'application.



## CHRONIQUE MONDAINE

Le grand événement mondain de ces derniers temps a été le bal costumé donné par la baronne de Poilly. Depuis longtemps le beau monde n'avait été convié en ce genre à une fête aussi bien ordonnée et aussi élégante. L'hôtel de M<sup>me</sup> de Poilly se prête très-heureusement à un bal déguisé. Le premier étage semble un véritable musée avec ses statuettes, ses émaux cloisonnés, ses tableaux, ses glaces aux cadres sculptés. Une salle de bain, dont la baignoire de marbre avait été transformée en une jardinière toute pleine de plantes rares et de fleurs, a soulevé l'admiration générale.

Les costumes étaient à l'avant du cadre où ils se mouvaient. C'était un éblouissement qui tenait de la féerie. La maîtresse de la maison portait un superbe costume de merveilleuse. Sa fille, M<sup>lle</sup> de Brigode, était charmante en arlequine blanche. La comtesse Edmond de Pourtalès était en moissonneuse, la duchesse de Mouchy en paysanne de Gainsborough, la marquise d'Hervey-Saint-Denis en bergère Watteau; son mari portait un costume mexicain d'un grand caractère.

La duchesse de Bisaccia, en vivandière Louis XV, offrait avec une grâce exquise des petits verres à ses amis. La baronne A. de Rothschild lui donnait la réplique de générosité gastronomique en distribuant sans compter des poissons en chocolat. La marquise d'Aoust et la vicomtesse de Puy-Montbrun avaient drapé leur beauté aristocratique dans le peplum des dames romaines.

M<sup>me</sup> Bichoffsheim était costumée à ravir en habit Louis XVI de grand style; la comtesse de Fitz-James et la comtesse de Montesquiou étaient en Égyptiennes; la comtesse Lehon, en costume Louis XV; la marquise d'Albuféra, dans un délicieux justaucorps rose de la même époque; la marquise de Louvencourt, en Espagnole; la marquise de Trévis, en costume de fantaisie du temps de la Régence; la comtesse de la Poëze, en paysanne romaine; la princesse A. Troubetzkoi, en papillon; M<sup>me</sup> de Girardin, en polichinelle.

La princesse de Sagan était admirable en Elisabeth d'Angleterre et la princesse Lise Troubetzkoi, superbement diamantée en neige. La duchesse de Montmorency, M<sup>me</sup> Standish et M<sup>me</sup> Octave de Béhague avaient choisi dans les modes du Directoire leurs costumes très-réussis. Enfin, M<sup>me</sup> de T... figurait un ange, en costume céleste et d'une transparence très-remarquable.

Du côté de la barbe, grand succès pour le comte d'Osmond, d'une verve intarissable sous le blanc de *Gille ravisser*, ayant

sur l'habit frois pantins avec cette inscription : « J'en ai plein le dos », et pour MM. de Grétry et Le Harivel, en gendarmes Louis XV, faisant leur entrée sur l'air du fameux duo.

MM. Baignière étaient l'un en marchand de coco, l'autre en Turc à la baisse. Le comte Jacques de Ganay portait l'uniforme d'un grognard impérial. M. de Fitz-James était en nègre muet très-original; le comte de Lubersac en vieil académicien, le vicomte de Kersaint en mandarin, M. Laugier de Villars en garde-française, le prince d'Orange en Charles II, etc.

C'est M. de Janzé qui a conduit le cotillon, habillé avec beaucoup de style en mignon Henri III vert.

Le souper, servi en porcelaine de Chine, était dressé au premier étage, et la table disparaissait sous les fleurs et les plantes rares qui la couvraient, mêlées aux cristaux et aux candélabres. On cueillait les cerises à même aux branches qui les avaient vues naître et les grappes de raisins aux ceps où ils avaient mûri.

Pendant que le prince Arthur arrive à Paris, que le prince de Galles quitte l'Espagne sans avoir assisté — *par ordre maternel* — à une course de taureaux, et que M. Nigra fait ses malles pour Saint-Petersbourg au grand désespoir de nos salons diplomatiques, le général Tom Pouce s'apprête, dit-on, à une dernière campagne en France.

C'est en 1846, couvert d'un habit à la française, poudré comme un cordon-bleu du temps de Louis XV, ayant au côté une épée en or grande comme une épingle de cravate, qu'il parut pour la première fois. On le voyait traverser les rues dans un grand carrosse, qui paraissait avoir été taillé dans le ventre d'une citrouille. Les deux chevaux ressemblaient à deux levrettes héraldiques. Tout cela enchantait Paris, toujours friand de nouveautés. A la cour du roi Louis-Philippe, les princesses donnaient au pygmée des bonbons en papillottes.

Il y a trente ans de cela et Tom Pouce revient ! Paris ne le reconnaîtra plus et il ne reconnaîtra plus Paris. Il s'est marié à une naine; il est père de famille; il a un nanillon pour fils. C'est pour présenter son héritier aux Français qu'il débarque.

Je doute que le fils obtienne le succès du père. Les lauriers de 1846 sont coupés. Voir une trinité de nains qui font commerce des disgrâces de la nature n'a qu'un intérêt relatif. Ajoutez que le général Tom Pouce, ridé et en cheveux blancs, ne saurait trouver aussi tendres qu'il y a trente ans les yeux de notre génération. Et puis la monstruosité peut être une bonne chose, mais il ne faut pas en abuser.

BACHAUMONT.



G n° 638 (fig. 7). — BONNET MONTÉ.





So ab  
pe  
p  
citéu.  
malisee  
nne, a  
quasi il  
pou à s  
hermide  
l'agricul  
et plus  
le le v  
ans la s  
insier.  
Nous les  
pas son  
nier à  
vires. L  
bonner  
de la ter  
re las-l  
Après  
le melle  
on, alla  
dine o  
C'est là  
donnait  
epend  
sorte d  
te mo  
ses ch  
courr  
givre  
dépos  
trillé,  
Son  
ulin.  
grand  
luzes  
blots,  
tut la  
Il ve  
qui av  
scand  
ber qu  
C'est  
et de  
répond  
à gro  
ute d  
De  
ocardi  
l'ind  
ville  
C'était  
pays  
un pe  
man  
qu'on  
Ah  
dorm  
l'op



## JADIS

Nos absences prolongées ont démocratisé nos campagnes. Le pays n'est plus reconnaissable, nous sommes devenus des étrangers pour nos paysans. Au fond, je ne suis plus que le locataire du château. Autrefois, on n'aurait pas remué un fétu dans tout l'arrondissement sans consulter mon père. Sous Louis-Philippe même, autant qu'il m'en souvient, les préfets prenaient son avis, quoiqu'il fût un démissionnaire de 1820. Depuis cette époque jusqu'à sa mort, arrivée il y a dix ans, mon père ne quitta jamais Permadec que pour aller à Londres et à Paris aux expositions d'agriculture. Il vint aussi à Dijon pour mon mariage. Sa mémoire est plus vivante ici que la personne de son fils.

Je le vois encore tel qu'il était en hiver. On passait les soirées dans la salle à manger où flambait du matin au soir un opulent brasier. Nous étions bien heureux, et, quand il m'a fallu aller à Stanislas pour terminer mes études, je regrettais surtout nos longues soirées d'hiver. Ma mère dressa dans le coin, à droite, son métier à tapisserie qu'elle quittait à tout instant pour donner des ordres. Ma grand-mère, qui vécut fort vieille, passait le temps à lisonner avec d'énormes pincettes, en nous racontant des histoires de la terreur... ou bien disant son office dans un livre de prières en bas-breton.

Après dîner, mon père, toujours en hautes guêtres bretonnes de molleton blanc soutachées, qu'il mettait par-dessus son pantalon, allait fumer sa pipe à la cuisine sur une chaise en bois de chêne où personne parmi nos gens ne se serait permis de s'asseoir. C'est là qu'il causait avec eux du travail de la journée et qu'il donnait ses ordres pour le lendemain. Pendant les gros froids, qui cependant ne sont jamais excessifs sur cette côte, il portait une sorte de houppelande en peau de loup et une casquette à oreilles de même fourrure. Quand le temps était pluvieux, pour visiter ses champs et ses bois, il chaussait de gros sabots jaunes sans courroies. Je le vois encore revenir de ces excursions avec du givre sur ses favoris, le nez bleui par le froid et l'œil larmoyant, déposant dans un coin du vestibule son grand bâton de houx brûlé, terminé par une fourchette en fer à deux dents...

Son cabinet était dans la tour carrée où nous avons fait le petit salon. Il y recevait ses fermiers et les gens d'affaires devant son grand bureau d'acajou à cylindre. Invariablement, de cinq à six heures, pendant qu'on servait le dîner, il lisait le *Journal des Débats*. La *Quotidienne* était lue par ma mère, à haute voix, pendant la soirée.

Il venait assister à mes leçons, données par le bon abbé Jégu, qui avait une grosse loupe sur le front et qui, par habitude de scander Virgile, scandait aussi ses paroles. Mon père était tout fier quand il pouvait écorcher une réminiscence d'Horace et de Cicéron. Au déjeuner, il me faisait souvent des questions d'histoire et de géographie, et il choisissait des minuties, afin d'avoir à répondre lui-même..., et alors c'était plaisir de le voir triompher; sa grosse voix remplissait le château, car il avait gardé la haute note des commandements de cavalerie.

De son fauteuil, ma mère, toujours en bonnet de guipure à cocarde violette, gouvernait la maison. Elle avait une voix nazillarde, trainante, qu'imitait en parlant, à s'y méprendre, notre vieille servante, qu'elle a gardée vingt-cinq ans à son service. C'était, auprès d'elle, une allée et une venue perpétuelles de paysans et de pauvres gens qu'elle recevait tous avec une grâce un peu raide, et qu'elle renvoyait toujours satisfaits... Grand-maman trouvait à redire à tout et donnait toujours des ordres qu'on n'exécutait jamais.

Ah! quels bons feux de chêne, devant lesquels mon père s'endormait souvent!... Quelles causeries simples où l'on revenait toujours sur les mêmes sujets, le temps, la chronique de Roscoff

de Lesneveu, les dernières nouvelles de Prague, la chute prochaine de Louis-Philippe.

De temps à autre, par les gros temps, en pleine nuit, tous nos gens partaient au sauvetage, avec des paquets de cordes et de longues perches sur les épaules, mon père et l'abbé en tête. Ma mère préparait sa pharmacie. Nous n'avons jamais recueilli qu'un seul naufragé. C'était un pauvre matelot suédois. Dans ces nuits affreuses, la mer semblait gronder sous nos fenêtres; c'était comme des écroulements de rochers: on aurait dit que dans les combles passaient en vociférant des charges de cavalerie, et des promenades de géants dans les hautes futaies et les bois verts...

S.

## THÉÂTRES

La saison théâtrale s'avance d'un pas rapide. Quinze scènes annoncent leur fermeture pour fin juin: l'Odéon, le Théâtre-Italien, le Lyrique, les Bouffes, la Renaissance, l'Ambigu, le Palais-Royal, les Folies-Dramatiques, le Théâtre-Historique, etc. Quatre théâtres seulement sont assurés de ne pas fermer leurs portes: le Châtelet, la Porte-Saint-Martin, l'Opéra et la Comédie-Française.

A propos de la Comédie-Française et de la retraite de M<sup>me</sup> Arnould-Plessis, il nous revient un mot bien charmant recueilli par un de nos confrères. On faisait effort tout dernièrement encore pour nous conserver l'excellente comédienne.

— Non, dit-elle, ne me pressez pas.

— Cependant...

— Je ne me dédirai pas.

— Et pourquoi?

— Parce que je suis résolue à me retirer avant que l'indifférence du public me signifie mon congé. Je veux donner une *représentation de retraite* et non une *représentation de déroute*.

L'image est juste et la pensée profonde. Heureux le comédien que des dieux amis rappellent ou qui se retire de lui-même, à l'apogée de son talent, avant l'âge terrible où, au lieu de brûler les planches, on y glace le parterre! S'il dépasse cette extrême limite, il est perdu. Combien en voyons-nous qui n'ont pas voulu tirer entre eux et la foule le rideau protecteur de la gloire acquise, et qui viennent étaler à la fois toutes les ruines et toutes les prétentions? Rien ne les avertit, rien ne les décourage. L'éloge banal des amis, la sévérité brutale des ennemis, la justice cruelle des indifférents, ils acceptent tout pêle-mêle, et cette première aumône qui est encore un souvenir, et ces premiers sifflets qui sont toujours un écho...

Bressant se retire, lui aussi, c'est-à-dire qu'il ne tardera pas à faire ses adieux officiels au public. Quant à ses adieux réels, ils datent de longtemps. Voici deux ans, à peu près, que le Louis XIII de *Marion Delorme*, que le Richelieu de *Mademoiselle de Belle-Isle* se borne à de courtes apparitions. L'âge vient quelquefois ainsi, tout d'un coup et sans transition sensible.

Hier, on se sentait encore le jeune premier du Gymnase, et même de Saint-Petersbourg. Aujourd'hui, le jarret est moins obéissant, et l'on se retrouve tout simplement professeur, heureux encore de l'être... Ainsi le veut la destinée!

Le Gymnase, lui, vient de faire une perte considérable. Lesueur, un des meilleurs comédiens de notre époque, a succombé, à l'âge de cinquante-sept ans, aux atteintes de la phthisie qui le minait depuis longtemps. Il avait débuté, vers 1840, au théâtre Montpensier, dans les *Brodequins de Louise*. Depuis lors, plus d'une création remarquable était venue révéler en lui un grand artiste.

Hop-Frog.



PLANCHE G. N° 630. — DESCRIPTION, PAGE 239.



## COSTUMES DE PROMENADE

Modèles de la maison Costandau (rue des Jeûneurs, 25 et 27).





*Jules Davray*

*Ad. Bonnard 13210*

*A. Leroy, imp. r. des Miroirs, 66.*

*Ad. Bonnard, 8, Filles du Calvaire, Paris.*

# LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

*Coiffures de la Maison Costadan, robes, Tonneaux, 25 & 27 - Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon*

*Corsets de P. de Plument, r. Vivienne, 33. Parfums de Ed. Pinaud, B. des Italiens, 30. Eau Figaro B. Bonne Nouvelle, 1.*

*Parfumerie Oriza de L. Legrand, r. St. Honoré, 207. Machines à coudre de H. Seeling, B. Sebastopol, 70, et r. N. des P. Champs, 77.*

Entered at Stationer's Hall.



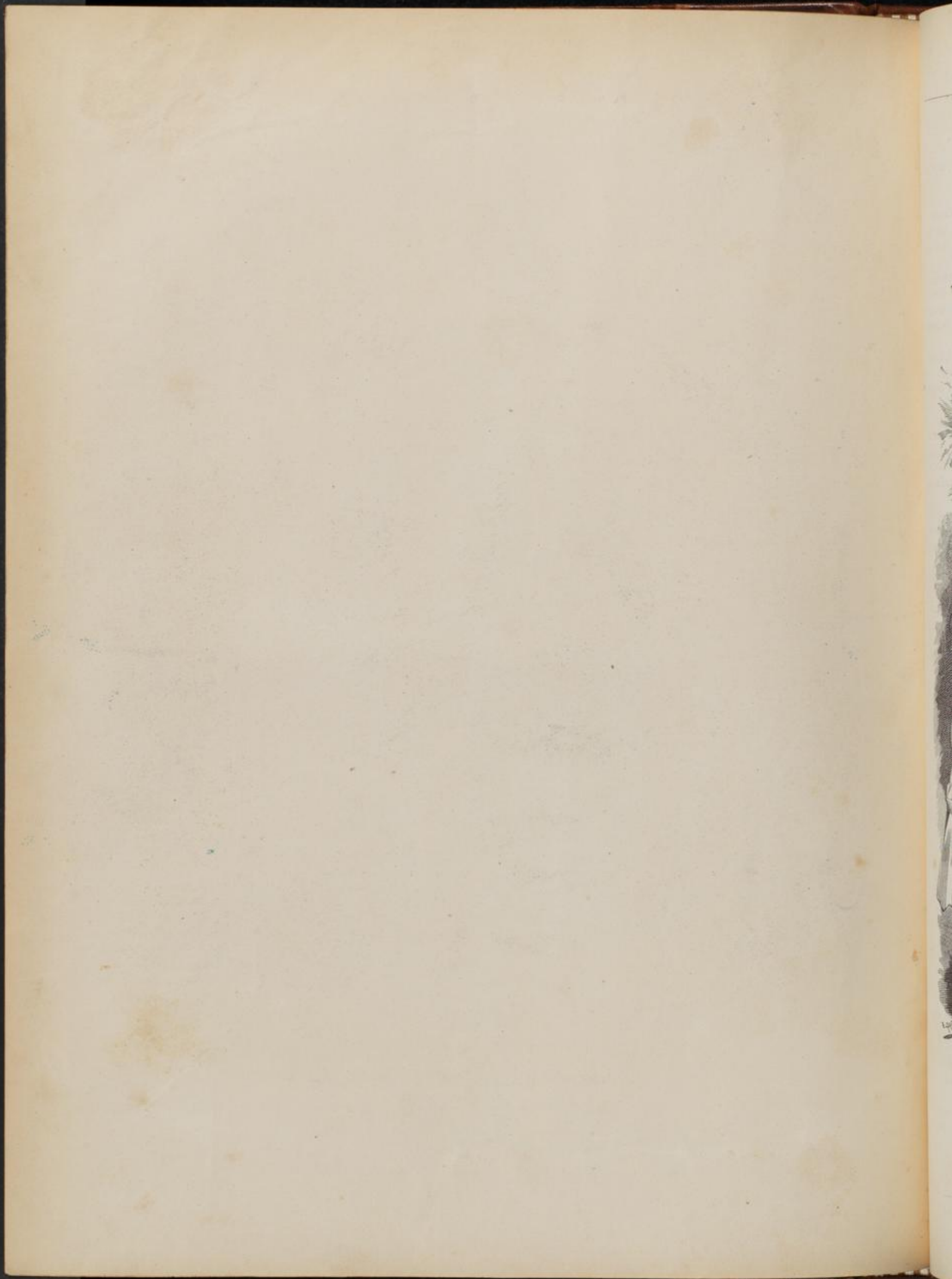




PLANCHE G. N° 623. — DESCRIPTION, PAGE 218



TOILETTES DE CAMPAGNE

Costumes d'enfants et toilette de jeune femme.



## LE PERCEPTEUR DANS L'EMBARRAS

(HISTOIRE DE PETITE VILLE. — FIN)

## V

Ludovic se tourna vers le père Béguinet et engagea la conversation.

— Asseyez-vous donc, monsieur Béguinet, lui dit-il avec son sourire le plus agréable. Comment se porte M<sup>me</sup> Béguinet? Le bonhomme fit un soubresaut à cette politesse inattendue.

— M<sup>me</sup> Béguinet? répondit-il d'un air ahuri, M<sup>me</sup> Béguinet? mais je ne suis pas marié!

— Ah! vous n'êtes pas marié! Tiens! pourquoi donc?

Cette question saugrenue ajouta à l'hébètement du contribuable. Il parut d'abord ne pas comprendre, puis il balbutia :

— C'est que... j'ai mes petites habitudes, voyez-vous, et... une femme, ça dérange.

— Vous avez pourtant une jolie fortune, à en juger par vos impositions.

— Heu! heu! fit le père Béguinet, qui n'aimait pas à conter ses affaires.

— Et il y a de charmantes personnes à Saint-Amand, autant que j'ai pu voir.

Le vieux célibataire ne répondit rien.

Ludovic eut l'idée de passer dans la chambre voisine et d'envoyer sa gouvernante annoncer à M. Béguinet qu'on l'attendait chez lui sur-le-champ, mais il n'était pas sûr de la discrétion de cette femme, et d'ailleurs, arrivé chez lui, que penserait M. Béguinet de cette mauvaise plaisanterie?

Les deux hommes se regardaient en silence.

— Si vous vouliez bien me dire combien je vous dois? demanda le bonhomme.

— Vous le savez : 539 francs 37 centimes.

— Mais par quarts?

— Ne pourriez-vous pas payer l'année entière? Cela vous dispenserait de revenir. C'est une règle que je veux établir à Saint-Amand, dans l'intérêt de tout le monde.

— Impossible, monsieur. J'ai mes petites habitudes, voyez-vous. et... Si vous vouliez me dire combien je vous dois?

— Vieux maniaque! murmura Ludovic entre ses dents; puis, tout haut : Vous êtes bien pressé, monsieur Béguinet. Laissez-moi profiter de cette occasion pour lier connaissance avec un des habitants les plus imposés de Saint-Amand. J'irai vous voir : je n'ai pas encore fait toutes mes visites. Vous devez aimer les arts, monsieur Béguinet. Il faut que je vous montre mes croquis, car je suis artiste, moi! Je n'étais pas né pour faire des divisions. Oh! la division! quelle stupide invention! Je voudrais ne pas savoir la division! Car, voyez-vous, monsieur Béguinet, comme j'avais l'honneur de le dire dernièrement aux membres du gouvernement provisoire, la division est la ruine des États!

Et, en parlant ainsi, il bouleversait ses cartons et étalait ses esquisses sous les yeux du brave homme.

— Êtes-vous phalanstérien? Vous devez être phalanstérien. Ceci vous représente la Passionnelle.

— Phalanstérien? la Passionnelle? répétait le père Béguinet, qui ne lisait jamais un journal et pour qui ces mots étaient du sanscrit.

— Et voilà la Papillonne.

— La Papillonne?... C'est une danse? Mais je ne vois pas de papillons, objecta timidement le père Béguinet, qui ne savait que répondre.

— Votre observation est juste : il faudra que j'en ajoute, fit l'artiste, si heureux de le voir mordre à la conversation qu'il ne songea pas à faire poser son bourgeois.

## VI

Mais la visite des cartons ne pouvait durer éternellement, et bientôt l'entêté bonhomme recommença sa phrase.

— Si vous vouliez bien me dire...

Ludovic la coupa en deux et, prenant un journal sur la table :

— Êtes-vous abonné au *Moniteur de la Betterave*?... Un bien joli journal, n'est-ce pas? Tenez, écoutez le feuilleton : c'est palpitant d'intérêt.

Et il se mit à lire un fragment d'un de ces longs romans absurdes qui commençaient alors en province la fortune qu'ils ont faite depuis au bas des grands journaux parisiens. Il espérait avoir raison de son homme par l'ennui : les deux bras lui tombèrent quand, la lecture finie, il l'entendit s'écrier :

— Oh! oui, c'est une bien belle histoire! Et comme c'est écrit!

— Le déjeuner est servi, vint dire la vieille gouvernante.

— J'y vais, cria Ludovic, saisissant ce prétexte au vol. Au plaisir de vous revoir, monsieur Béguinet.

Il se leva et lui tendit la main.

Mais le père Béguinet avait l'habitude de payer son quart ce jour-là, et il n'était pas homme à s'en retourner avec son argent.

— Vous oubliez notre petit compte, dit-il.

Et il commença de trouver fort peu sérieuse cette manière de percevoir les contributions.

Ludovic se rassit, consterné.

Tout à coup, il se releva ou plutôt il bondit : il venait de trouver son moyen. Il se précipita sur le contribuable et, lui pressant les mains avec effusion :

— Mon cher monsieur Béguinet, s'écria-t-il, faites-moi un plaisir : déjeunez avec moi.

Le père Béguinet marchait de surprise en surprise; il murmura :

— Merci! j'ai pris ce matin mon café au lait.

— Ah! c'est vrai, vous dînez à midi, habitude du Nord. Mais il est onze heures passées, ce sera un déjeuner dinatoire, comme on dit. J'ai reçu hier vingt-cinq bouteilles d'un petit vin sur lequel je veux avoir votre avis.

Le bonhomme se défendit comme un beau diable, mais, après toutes les cérémonies qui sont de politesse en province, il se laissa faire.

— Ajoutez un couvert et montez quatre bouteilles, cria Ludovic triomphant. Je vais le griser abominablement, se dit-il, et il oubliera son petit compte.

## VII

A table, pour distraire son convive de son idée dominante, l'artiste déploya toutes les grâces de son esprit. Le père Béguinet n'avait qu'un mérite, mais solide : il buvait comme une éponge. Le vin imbibait sa tête sans l'étourdir. Au dessert, Ludovic, qui se grisait à parler autant qu'à boire, chanta des refrains qui effarouchaient le digne homme.

A force de pousser à la consommation, il avait oublié tout et jusqu'à la division. Il eut même l'imprudence de repasser dans son bureau pour y fumer un cigare.

M. Béguinet jeta par hasard les yeux sur la pendule.

— Une heure et demie! s'écria-t-il. Que va dire Anastasie?

Depuis plus de trente ans, c'était la première fois qu'il ne rentrait pas pour dîner, et il redoutait les reproches de sa vieille sœur.

— Si vous vouliez bien me régler mon petit compte? dit-il en prenant son chapeau.

— Quel petit compte? Ah! oui, la division! Mais je m'en moque comme d'une bouteille vide, de votre division! Est-ce que je sais la division!



— Vous ne savez pas la division ? dit le père Béguinet, tombant des nues.

— Ah ! est-il bon enfant ! Si, si, père Béguinet. Qui est-ce qui ne sait pas la division ? Est-ce que vous ne la savez pas, vous ?

— Je l'ai sue un peu.

— Eh bien ! faites celle-ci.

— Vous plaisantez.

— Je parie dix bouteilles que vous ne la faites pas.

— Voyons, monsieur, je suis un homme sérieux. J'ai mes petites habitudes. Si vous vouliez bien...

— Régler mon petit compte, mironton mirontaine, acheva Ludovic sur un air connu.

Il alluma un cigare et, par mégarde, jeta l'allumette enflammée dans le panier du bureau.

— Que faites-vous donc ? Vous allez mettre le feu ! lui cria le contribuable en lui montrant les chiffons de papier qui commençaient à brûler.

— Tiens ! le feu ! Au fait, c'est une idée, se dit Ludovic, et il saisit au collet le père Béguinet, qui se précipitait pour éteindre l'incendie.

— Laissez-moi donc ! qu'est-ce qu'il lui prend ? Au feu ! au feu ! criait l'autre d'une voix étouffée.

Plus il criait, plus il se débattait, plus Ludovic l'étreignait, et cependant les papiers brûlaient.

La gouvernante accourut au bruit, vit le panier en flammes, s'élança dans le corridor, ouvrit la porte de la rue et cria : « Au feu ! » de toute la force de ses poumons.

Quelques voisins accoururent, d'autres allèrent sonner la cloche d'alarme et les pompiers arrivèrent quand tout était fini. Il avait suffi d'un seau d'eau pour éteindre l'incendie. Ludovic se croyait sauvé.

Quand la foule se fut un peu écoulée, le père Béguinet s'approcha de lui, le chapeau à la main :

— Monsieur le percepteur, dit-il, si vous vouliez bien régler mon petit compte ?

— Oh ! mais non ! s'écria Ludovic furieux.

— C'est que, voyez-vous, j'ai mes petites habitudes, et...

Ludovic le prit à part, le regarda dans les yeux et lui dit :

— Vous allez me laisser tranquille, n'est-ce pas ? Et ne revenez que dans huit jours, sinon je vous dénonce comme incendiaire.

Le père Béguinet se le tint pour dit et s'en alla. Le soir, il raconta à l'estaminet que le nouveau percepteur était un bon garçon, mais qu'il avait un coup d'aile ; à preuve que sans lui, Béguinet, il aurait incendié son bureau.

Ludovic, de son côté, affirma que c'était l'imprudance du père Béguinet qui avait mis le feu. Les gens de Saint-Amand n'ont jamais bien su à quoi s'en tenir.

### VIII

Le soir même, Ludovic emprunta, pour l'aider, le troisième clerc d'un notaire de l'endroit ; mais, auparavant, il eut soin de s'assurer que son scribe savait à fond les quatre règles. Le lendemain, il se rendit secrètement à Valenciennes et y fit emplette d'un petit traité d'arithmétique. Il se renferma pour le méditer et, au bout de huit jours, il sortit de sa retraite ferré sur la division.

Ludovic Flamart passa quatre années à Saint-Amand. Il n'y fonda ni un musée, ni une académie de dessin, mais il y calma son imagination et mit un frein à sa nature exubérante.

L'amour de son art le rappela plus tard à Paris, où il reprit définitivement ses pinceaux. Je l'ai rencontré ces jours derniers, et c'est lui-même qui m'a conté cette histoire, en me permettant de vous la redire.

Charles DEULIN.

## A DOUARNENEZ

(NOUVELLE.)

### I

A une époque où les miracles, les enchantements, les korigans, les teuz, les sorciers étaient aussi nombreux en Bretagne que les menhirs et les dolmens, vivait à Douarnenez un gars de vingt ans nommé Stevan, qui adorait une jolie *penneréz* du village de Kerlas, appelée Tinah.

Tinah était la fille d'un riche fermier, Stevan, le fils d'un riche poissonnier ; mais Tinah avait encore son père, Antoine Gorou ; Stevan était orphelin.

Fiancés l'un à l'autre, tous deux se fréquentaient comme jeunes gens destinés à être prochainement mari et femme, quoiqu'un événement imprévu fût venu récemment mettre des bâtons dans les roues de leur mariage.

Au commencement de l'année, au moment où le vent souffle en tempête sur les côtes finistériennes, le bâtiment du vieux Mao, le père de Stevan, s'était perdu sur les roches de Penmarch avec un chargement de sardines ; et comme un malheur n'arrive jamais seul, peu après ce désastre qui lui enlevait la moitié de sa fortune, le poissonnier avait vu s'effondrer en une nuit, dans un incendie, le reste de son pécule, et il en était mort de chagrin, ne laissant à son fils, pour tout héritage, qu'une barque de pêcheur.

Stevan, qui précédemment passait pour un des bons partis du district de Pont-Croix, était ainsi devenu un parti détestable, au point de vue de l'argent s'entend, car pour le cœur nul n'était plus riche que lui dans le pays.

Mais le cœur est une chose qu'apprécient généralement fort peu les gens qui aiment l'argent avant tout, et le père de Tinah était de ceux-là.

Le surlendemain de l'enterrement de Mao, Antoine Gorou avait tenu ce langage à Stevan qui était venu chercher auprès de lui des consolations :

— Mon gars, te voilà pauvre comme un mendiant, et cela me diffie forcément mes projets, pour l'instant du moins. Ton père était un honnête homme, nous étions amis, je t'avais promis ma fille, mais parce que Mao, Dieu ait son âme ! avait promis de son côté de te donner quatre mille livres de dot, et que tu devais hériter de son bâtiment de cabotage et de son établissement de Douarnenez, aujourd'hui, sa mort et ta ruine me dégagent de ma parole. Écoute-moi cependant : s'il ne me convient pas de vous laisser, toi et Tinah, comme on dit dans le pays,

Frère les poux de la pauvreté  
Sur la poêle de l'amour (1),

je ne refuse point de vous marier. Il suffit, pour cela, que tu te procures les quatre mille livres que ton père devait te donner, de quoi acheter deux ou trois vaches noires et une demi-douzaine de pourceaux dont j'ai besoin à la ferme, et qu'ensuite tu consentes à quitter la mer pour m'aider à exploiter mes champs, car j'ai besoin d'un second. Ce sont là, je l'espère, des conditions raisonnables. Au reste, rien ne presse : tu as vingt ans, ma fille en a dix-huit, vous pouvez attendre l'un et l'autre. Va ; cherche avec l'aide de monseigneur Jésus-Christ et de saint Vouga, et quand tu auras trouvé, reviens me demander la *penneréz* : nous dresserons aussitôt la table et nous appellerons les *sonneurs* (les musiciens).

(1) Textuellement :

Frira lrwën pawrentez,  
Var ar billig a garantez.



Stevan n'avait pas répliqué; il connaissait Antoine Gorou, il savait qu'il était superflu de discuter avec lui lorsqu'il avait prononcé son *diei*; il s'était contenté de baisser la tête et de murmurer: « Je chercherai. »

A vingt ans, on ne doute de rien, surtout quand on n'a jamais manqué de rien et qu'on est amoureux. Stevan crut donc tout d'abord qu'il lui serait facile de se procurer les quatre mille livres, les vaches noires et les pourceaux, et il *chercha* en se rappelant les paroles du divin Rédempteur, souvent citées par le recteur de l'église de Douarnenez: « Demandez et vous recevrez, cherchez et vous trouverez, frappez et l'on vous ouvrira. »

Mais il eut beau demander, on ne lui donna rien; il eut beau chercher, il ne trouva rien; il eut beau frapper, on ne lui ouvrit pas.

Cela dura de la sorte pendant quatre mois.

Enfin, perdant patience, il se dit que peut-être le champ de ses recherches était trop limité, et il résolut de l'étendre.

Stevan était un peu sceptique; comme tous les matelots, il avait un culte profond pour la Vierge, mais il riait quand on lui parlait de saint Honoré et de la fontaine de Languengar; de saint Eloi, patron des chevaux (1), de saint Hervé, protecteur des troupeaux lorsqu'on lui offre du beurre frais; de sainte Gertrude, guérisseuse des rhumatismes et des maladies de langueur quand on lui apporte des poulets; de saint Trégaré, dont l'intervention dissipe la surdité et les maux d'oreilles; de saint Didier, qui fait parler les enfants au berceau; de saint Isidore, qui tue les taupes; de saint Yves, qui fait lever la pâte; de saint Herbot, qui aide à faire le beurre; et il croyait si peu à la puissance des vénérables célébrités du paradis breton, que, six mois avant la mort de son père, il avait donné à une mendicante de Saint-Pol-de-Léon, en pèlerinage à Saint-Nic, un morceau de la robe de saint Guenolé, trois poils de la barbe de saint Corentin, un clou de l'un des sabots de saint Jacut et la moitié d'un ongle de saint Tugdun, reliques qu'il tenait d'une grand'tante très-superstitieuse.

La misère, l'anxiété, l'amour avaient modifié ses idées, et s'il dédaignait toujours les saints, il s'enflammait facilement à la pensée des merveilles opérées par les *raïns* qui dansent, la nuit, sur les landes bretonnes.

Le surnaturel est le mirage des malheureux.

« Non, se disait-il, quand bien même je remplirais ma barque de maquereaux, de merlans, de soles, de turbots, de raies, de morues, de sardines, chaque fois que j'irais pêcher sur les côtes; quand bien même je vendrais régulièrement ma pêche à Landerneau ou à Brest le double de sa valeur, je ne pourrais, en dix ans, amasser les quatre mille livres, les vaches et les pourceaux qu'exige Antoine Gorou. Voilà quatre mois que je travaille sans relâche et je n'ai pu épargner que douze livres, quoique je me sois privé de tout, quoique je n'aie mangé que du pain noir. En suivant le même régime, si tant est que je puisse le suivre, j'économiserais ainsi trente six livres par an, c'est-à-dire qu'il me faudrait cent trente ans pour me procurer ma dot! C'est trop. »

Convaincu qu'il devait prendre une autre voie pour obtenir Tinah, il résolut de se lancer dans les aventures, et se rendit à Kerlas pour en aviser sa bien-aimée.

Le dimanche de Quasimodo, après la grand'messe, il sortit de Douarnenez la tête remplie de chimères, les nerfs agités, l'œil en feu.

La route était pleine de mendiants montrant leurs plaies, leurs difformités, faisant retentir l'air de plaintes monotones, et demandant un petit morceau de pain, *eur tamic bara*, un petit liard, *eur liardic*.

(1) Autre part, en Italie, par exemple, le patron des chevaux est saint Antoine et les orfèvres revendiquent saint Eloi; en Bretagne, les rôles sont intervertis.

« Voilà des gens qui sont encore plus désespérés que moi, pensa Stevan; bah! qui sait... ils n'aiment, pas eux!... »

Et comme les mendiants le poursuivaient de leurs cris, le prenant pour un seigneur parce qu'il avait des souliers, une veste propre et des braies non rapiécées, il leur distribua deux sous en liards, et passa.

Au moment où il traversait Plouaré, à un quart de lieue de Douarnenez, il vit un affreux chat noir qui s'appropriait à dévorer un rouge-gorge qu'il avait surpris becquetant au pied d'un pommier.

D'un coup de son penn-baz, il mit le chat en fuite et dégagait l'oiseau.

— Cher petit être du bon Dieu, dit-il en le mettant dans sa main et en l'embrassant, tu ne fais de mal à personne, tu aimes et tu chantes: reprends ta liberté.

Le rouge-gorge secoua ses ailes meurtries sur lesquelles les dents du chat avaient fait jaillir deux gouttelettes de sang, leva sa petite tête vers son sauveur comme pour le remercier, frétille et s'envola par-dessus le joli clocher de l'église de Plouaré, le plus leste et le plus élégant de Bretagne.

Stevan le regarda s'éloigner, raffermit son chapeau sur sa tête et continua son chemin.

Avril commençait; le ciel était bleu, le soleil doux, la campagne verte.

Stevan marchait d'un bon pas; il eut bientôt quitté les bruyères sablonneuses qui bordent le fond de la baie de Douarnenez, et s'enfonça dans un sentier ombreux et désert où l'on n'entendait que les sérénades des fauvettes, des bergeronnettes, des merles et des pies-grièches.

L'exemple est contagieux. En écoutant ces mille voix étincelantes, Stevan sentit comme une brise parfumée passer sur son cœur, et il se mit à chanter une de ces chansons amoureuses dialoguées que tous les gars et toutes les *penneréz* savent, de l'évêché de Cornouailles à l'évêché de Léon.

Armand DUBARRY.

(La suite au prochain numéro.)

#### Description des gravures dans le texte.

G. N° 623.

TOILETTES DE CAMPAGNE. — 1. Petite fille de cinq à six ans. — Robe *Boby* en toile écrue. Les devants, y compris les petits côtés, sont de forme princesse, et au bas du dos très-allongé vient se rattacher une petite jupe plissée à gros plis faisant tête ruchée. Boutons de nacre sur les parements des manches et de la poche, ainsi que pour fermer la robe devant. — Lingerie en mousseline plissée à bords festonnés. — Chapeau d'étoffe pareille à la robe; fond mou et passe plate, avec ruches dessous et dessus et nœud derrière.

2. Petit garçon de deux ans. — Robe de basin blanc; bandes festonnées autour du jupon, encadrant le cou et les devants du corsage. Manches courtes bouffantes. Large ceinture en ruban bleu, nouée derrière. — Chaussettes de fil d'Écosse blanc et souliers en verni bleu.

3. Toilette de jeune femme: costume en toile d'Irlande bleu pâle. — Jupon à traîne, entouré de trois volants plissés finement et dont les plis sont maintenus à la tête et au milieu. — Tunique garnie de deux volants de broderie anglaise, avec poche ornée de même et d'un nœud de ruban; elle est relevée derrière par plusieurs drapés que soutiennent des nœuds de ruban. Cuirasse ouverte en châle, complètement encadrée de broderie anglaise; volants de manches pareils et nœuds de ruban dessus. — Chapeau paillason, à passe inclinée sur le devant et calotte haute, orné de fleurs des champs et d'une écharpe en gaze crème posée à cheval sur la calotte pour nouer sous le chignon derrière.



G. N° 630.

**TOILETTES DE PROMENADE. — 1.** Costume en faille lilas et foulard à dessins imprimés lilas sur fond crème, avec biais et plissés en faille violette. — Jupons garni devant d'un volant ruché, puis d'un plissé qui remonte sur les côtés. La traîne est formée tout entière par un haut volant à tête bordée, lequel est garni dans le bas d'un large biais de foulard encadré de plissés. — La tunique est ornée de bandes violettes dont les bords sont garnis de franges *chardon*, très-riches et de nuances assorties au costume; cette double garniture raye la tunique en biaisant, de façon à simuler plusieurs tabliers superposés et se terminant en pointes. Flots de nœuds de ruban sur le côté. — Longue cuirasse terminée par un liséré et des franges; le haut du corsage est garni d'un col rabattu fermé par un nœud de cravate, puis ouvert en carré au-dessous, avec encadrement de plissés. Manches en étoffe unie, garnies, dans le bas, d'un bracelet en foulard, avec plissés aux bords et nœud de ruban sur le dessus. — Lingerie plissée en crêpe lisse. — Chapeau de crin noir, à passe diadème doublé de violet, bandeau de violettes blanches; feuillage et rose sur le côté, haut perchés dans un chou de valenciennes, avec des nœuds de petit ruban lilas. La valenciennes, toute coquillée, forme ensuite le bavolet et remonte en courant autour de la calotte.

**2.** Costume en grenadine noire. — Jupons à traîne, entouré d'un volant monté à gros plis. — Polonoise de forme princesse, s'arrondissant en un long tablier devant et tombant en carré derrière. Une poche fermée d'un gros pli, doublée de soie et garnie de nœuds de ruban, orne le côté de la polonoise en fixant les drapés du tablier; un nœud de ruban la relève au milieu derrière. Un parement simplement boutonné avec plissé sur le dessus termine le bas de la manche. — Lingerie plate en toile. — Chapeau de paille de riz blanche, entouré de giroflées et de dentelle crème coquillée, formant une guirlande épaisse. Bandeaux assortis dessous.

#### Description de la gravure coloriée n° 1321 C.

**COSTUMES DE PROMENADE. — 1.** Costume en lainage à carreaux noirs gris et bleus. — Le bas de la jupe est terminé par un plissé très-fin, en taffetas bleu pâle argenté, surmonté d'un biais. Derrière, volant assez haut, terminé en tuyaux d'orgue. Sur le devant, seconde répétition d'un biais avec plissé. Tunique très-longue devant, drapée en pointe derrière, garnie de biais de taffetas et d'une riche frange assortie. Le corsage, de forme cuirasse, est orné d'un double revers, dont l'un en taffetas. La manche est la seule partie de la toilette faite avec de l'étoffe à rayures; elle est garnie d'un double revers en taffetas. — Chapeau en gaze blanche couléssée, avec plumes blanches; dessous tout en bluets de deux tons.

**2.** Toilette en étoffe de laine fond crème avec rayures marron et filet bleu. — La jupe est garnie de deux plissés crème surmontés d'un double ruché crénelé et bordé de marron. — La tunique princesse derrière s'étale en un grand pan carré qui tombe sur la traîne; elle est garnie de biais en faille marron, qui sont disposés devant de façon à simuler des basques. Riche effilé assorti. Les manches sont en étoffe crème, avec parements plissés en faille marron et nœuds de faille et d'étoffe. — Chapeau en paille blanche, avec fond mou en faille bleu ciel. Guirlande de chèvrefeuille rosé.

#### Description de la gravure coloriée N° 1322 D.

*Substituée à la gravure 1321 C, pour celles de nos abonnées qui en ont fait la demande.*

**1.** Chapeau Marie-Stuart en paille anglaise. Passe ouverte légèrement inclinée au milieu et doublée d'une bande de gaze de soie bleue couléssée. Gaze crème quadrillée, drapée autour de la calotte, avec coques sur le côté et dans le bas du bavolet; même tissu pour les mentonnières qui partent précisément de ce point. Une guirlande de roses de mai forme frange sur le bord de la passe.

**2.** Fichu-pèlerine en foulard écru, avec col rabattu en toile brodée à jour, s'ouvrant en châle, et bande brodée sur les bords extérieurs. Le fichu

se termine par deux pointes négligemment nouées; traverse en ruban assorti noué de droite et de gauche.

**3.** Colletterie à revers et manche duchesse, en batiste rayée rose et blanc, avec bandes de broderie anglaise.

**4.** Capote à fond mou, en gaze crème. La gaze, couléssée dans le bas, forme un bavolet. Ruban rouge cardinal disposé en coques alsaciennes sur la passe, qu'elles recouvrent au sommet, descendant ensuite sur les côtés pour former des boucles à bouts flottants sous le bavolet. Guirlandes de roses avec feuillage sur le devant du chapeau, et barbes mentonnières en dentelle espagnole noire.

**5.** Chapeau rond. Passe plate, en paille de riz blanche, bordée d'un velours bleu. Fond mou en gaze crème brochée, tordue sur le côté derrière en un nœud dont les bouts retombent assez bas; les bords de ceux-ci sont dentelés. Guirlande de volubilis bleus entourant le fond jusque derrière. Bandeau de mêmes fleurs sous la passe.

**6.** Col montant en toile, à coins brodés en laine de couleur et rabattus.

#### Description de la figurine coloriée L. N° 81.

*Annexe de l'édition n° 3.*

**TOILETTE DE PROMENADE. — Costume de mohair. — Jupons à traîne, entouré de deux volants plissés, à tête marquée par un biais. — Tunique garnie de même, drapée par un couléssé très-serré sur le côté et retombant en une seule pointe. Nœud de ruban au milieu de la tunique derrière; poche garnie d'un ruché et de nœuds de ruban. — Cuirasse plate devant, offrant cette particularité derrière que le bas de la basque est couléssé dans sa longueur, ce qui produit un coquillé de la couture du milieu. Biais et plissé dans le bas et autour du cou. Le bord du dessus de la manche est légèrement ondulé sur le dessus; le bas est garni d'un parement avec plissé et nœud. — Lingerie en broderie anglaise. — Chapeau de paille à passe diadème; bandeau en foulard. Sur le sommet, contre la calotte, une plume et des roses; par derrière, des coques de ruban.**

## REVUE DES MAGASINS

En annonçant dernièrement les jolis rubans de gaze de la *Ville de Lyon*, nous promettons à nos lectrices de revenir une autre fois sur un sujet aussi intéressant, n'ayant pas alors des renseignements aussi précis qu'elles eussent pu le désirer; aujourd'hui, nous sommes en mesure de les édifier à cet égard.

L'aspect de ces gazes est assez particulier pour que nous le décrivions: c'est tantôt une sorte de canevas très-léger, sur lequel se détache un quadrillé satiné; tantôt c'est un damier mat et à jours; ce sont enfin des losanges et différentes dispositions plus jolies les unes que les autres. Nous mentionnerons encore une gaze à tissu extrêmement fin, formant le fond de rayures ou de quadrillés satinés qui semblent se tenir en équilibre comme par enchantement. Ces gazes existent en toutes couleurs, y compris le noir.

La *Ville de Lyon* a tiré de délicieuses combinaisons de ce charmant tissu: des écharpes notamment et des fichus entourés de franges de chenille; les premières ont trois mètres de long, les autres deux. C'est une ressource précieuse et une élégance de plus à noter pour la toilette d'une jolie femme; rien de plus élégant et de plus coquet. Ajoutons, mais cela va sans dire, qu'il y a des cravates et nœuds assortis.

Quand on arrive à la *Ville de Lyon* (rue de la Chaussée-d'Antin, 6), on s'arrête toujours un moment devant les vitrines du magasin, qui offrent, en définitive, un résumé assez complet des nouveautés de la saison. A côté des écharpes dont nous venons de parler on y voit des mantilles en tulle espagnol, avec volant de dentelle assortie, tenant lieu d'écharpe et fort gracieuses à la taille. Les barbes et violettes en tulle-dentelle noir et application de dentelle d'or — la fureur du moment — étalent leurs grâces brillantes au soleil; enfin, au milieu de nœuds, de cravates, de plissés, de dentelles, de fleurs et de chapeaux, pleins de grâces séduisantes, on aperçoit de coquettes résilles *Mazaniello*. Cette gentille innovation consiste en un filet de lacet de soie noire, marron, bleue, etc., garni d'un nœud alsacien en ruban assorti; un ruban drapé sur les côtés forme ensuite un autre



nœud qui serre le milieu du flet, de façon à marquer le catogan; puis les cheveux tombent naturellement dans le bas de la résille et de là sur les épaules.

— Lorsque pour 225 francs on peut se procurer une excellente machine à coudre offrant toutes les garanties désirables, on aurait bien tort d'hésiter à faire une emplette aussi nécessaire.

La gentille machine *Wheeler et Wilson*, que nous avons l'habitude de recommander à l'attention de nos lectrices, se trouve dans ces conditions. A navette circulaire (inventée en 1850 par A.-B. Wilson), elle est la plus douce, la plus simple, la plus silencieuse et la plus rapide de toutes les machines à coudre. On peut la considérer comme préférable à tout autre système; familles, couturières, lingères, chemisiers, corsetières, etc., se félicitent de ses services.

La machine *Wheeler et Wilson* offre mille avantages: point indécoûtable à double piqûre; vitesse extrême dépassant celle de toutes les machines à navette de va-et-vient; un mouvement qui s'opère sans bruit et sans occasionner la moindre fatigue, un seul pied suffisant à volonté, et l'être le plus faible étant capable de la faire mouvoir; mécanisme d'une simplicité, d'une solidité et d'une précision extraordinaires, garanti pendant cinq ans par la compagnie.

On peut, avec la machine *Wheeler et Wilson*, entreprendre toute espèce de travail, depuis la mousseline la plus fine jusqu'au drap le plus épais.

Il ya des guides d'une variété infinie: pour les ourlets de toute dimension, les coutures rabattues, les surjets, les plissés, etc.; sans compter des brodeurs avec lesquels on accomplit de vrais prodiges.

Il faut s'adresser directement à M. Henri SEELING, agent de la C<sup>ie</sup> *Wheeler et Wilson*, pour la France: à Paris, boulevard Sébastopol, 70; boulevard Bonne-nouvelle, 37; rue Neuve-des-Petits-Champs, 97.

— Peut-on prolonger la jeunesse et paraître encore jeune longtemps après l'âge mûr? « Oui, sans doute, si l'on veut prendre des soins hygiéniques pour la santé intérieure et extérieure du corps. » Ainsi nous parlait un vieux docteur de nos amis, frais, pimpant et alerte en dépit des années qu'il a traversées gaillardement. Il ajoutait: « La santé extérieure du corps se traite par une parfumerie saine dont les principes fondamentaux sont tirés du règne végétal. »

La maison Ed. PINAUD procède en ce sens avec une conscience, une intelligence et un savoir-faire qui assurent à ses nombreux produits le succès sans précédent dont ils jouissent. Le *savon au suc de laitue*, le *lait d'Hébé*, la *pâte callidermique*; les séries de parfums à la *violette de Parme*, au *bouquet d'Izora*, à l'*Poppoanax*, à l'*Ilang-Ilang*, les poudres et veloutines diverses: voilà quelles sont les principales compositions de M. Ed. Pinaud, les plus estimées du monde élégant.

La maison Ed. Pinaud n'a conservé une si grande notoriété, au milieu des nombreuses maisons de parfumerie parisiennes, que parce qu'elle n'a négligé aucun soin à donner, aucune peine à prendre, aucun perfectionnement à apporter dans la fabrication de ses parfums. Elle résume donc pour nous les idées émises par notre vieil ami, le docteur cité plus haut, et c'est en toute confiance que nous conseillons à nos lectrices de s'adresser à elle (boulevard des Italiens, 30, ou boulevard de Strasbourg, 37). Grâce à l'usage journalier et bien compris d'une saine parfumerie, la ride n'ose se fixer, l'éclat et la fraîcheur du teint demeurent immuables et la jeunesse semble éternelle!

### SPÉCIALITÉS

Nous arrivons d'un pays où l'on ne jure que par l'*Eau Figaro*; à la bonne heure, on se teint les cheveux et la barbe par là avec un entrain extraordinaire!

Cela vient de ce que l'*Eau Figaro* est la dernière des teintures qui aient été faites et que, par conséquent, ses inventeurs ont dû profiter de l'expérience acquise; le public intelligent et raisonneur a donc en elle plus de confiance que dans les autres.

Cette confiance est, au surplus, parfaitement méritée, puisque les matières premières qui lui servent de base sont toutes parfaitement inoffensives et que son essence puise sa principale force dans le suc de plantes spéciales.

Les trois degrés de l'*Eau Figaro* répondent bien aux différents besoins de la chevelure et aux idées particulières de chaque personne. Le premier degré réclame une huitaine de jours pour produire le résultat définitif de l'opération; le deuxième degré en demande deux; le troisième degré amène une teinture immédiate.

La SOCIÉTÉ D'HYGIÈNE FRANÇAISE, propriétaire de l'eau et de la pommade *Figaro*, fait des expéditions en tous pays; c'est à elle-même (boulevard Bonne-Nouvelle, 1) qu'il faut adresser les demandes.

M. D'A.

### PRIME OFFERTE A NOS ABONNÉS

#### Grand Panorama des modes de Printemps et d'Été 1876.

Le renouvellement des saisons amène naturellement avec lui la nécessité, pour toutes les personnes qui s'occupent de la confection des toilettes féminines, de se procurer des modèles nouveaux, assez variés et assez nombreux pour satisfaire à toutes les conditions de goût et d'élégance qui s'imposent.

A ce point de vue, — toujours soucieux que nous sommes d'être agréables à nos lectrices et de leur rendre service, — nous avons fait établir et nous mettons dès aujourd'hui à leur disposition une GRANDE PLANCHE DE MODES COLORIÉE, tirée sur beau papier et de format exceptionnel. On pourra s'en faire une idée en songeant qu'elle ne contient pas moins de quatorze figurines plus grandes que celles de nos gravures ordinaires, et représentant un ensemble de quatorze toilettes inédites du meilleur goût et de la dernière élégance, pour le PRINTEMPS et l'ÉTÉ de 1876.

Nous ne croyons pas qu'il soit possible de trouver une collection de toilettes de ville, visite, réception, soirée, mariage et de costumes d'enfants, plus habilement reproduite et plus pratiquement utile. Aussi ne saurions-nous trop conseiller à nos abonnées de faire sans retard l'acquisition de cette magnifique planche, d'un si grand intérêt en ce moment et si avantageuse.

Pour recevoir immédiatement cette belle PRIME, expédiée franco et roulée sur un bâton pour éviter qu'elle arrive en mauvais état, il suffit d'adresser trois francs en timbres-poste ou en un bon de poste au nom de MM. Ad. GOUBAUD et fils, 92, rue Richelieu, à Paris.

### SOMMAIRE DU 2<sup>e</sup> NUMÉRO DE MAI 1876

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par M<sup>me</sup> Mary D'AUBERVILLE. — Chronique mondaine, par BACHAUMONT. — Jadis, par S... — Théâtres, par HOP-FROG. — *Le Percepteur dans le barbas*, histoire de petite ville, par M. Charles DEULIN. — *A. Donarnez*, nouvelle bretonne, par M. Armand DUBARRY. — Description des gravures. — Revue des magasins et renseignements divers.

ANNEXES. — Gravure n° 1321 C, dessin de M. Jules DAVID: costumes de promenade. — Gravure n° 1322 D (substituée sur demande), dessin de M. E. THURON: détails de modes. — Figurine coloriée L. n° 81 (annexe spéciale à l'édition n° 3): toilette de promenade.

Dans le texte: P. n° 315, dessin de M. E. PRÉVAL: toilette de cérémonie. — G. n° 623, dessin de M. E. PRÉVAL: toilettes de campagne, enfants et jeune femme. — G. n° 630, dessin de M. E. PRÉVAL: costumes de promenade.

Voici le sommaire du journal *la Jeune Mère*, pour le numéro du 1<sup>er</sup> mai 1876. Rédacteur en chef, Dr Brochard.

TEXTE: Causerie du docteur (*Médecine maternelle. Vomitifs.*) L'Éducation du nouveau-né (*De l'éducation*). *Le troisième enfant*, poésie. Les Crèches de Paris. La Production des oiseaux. Avis aux mères qui envoient leurs enfants en nourrice. Nouvelles. — GRAVURES: Rose Pompon, d'après le tableau de M. J. Bertrand. Crèche Sainte-Henriette, de Clignancourt. Le Bon Lait.

Bureaux: E. Plon et Cie, éditeurs, rue Grancière, 40, Paris.

ROUVENAT (✠) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS.  
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.